

IX

Ayant cessé de parler, la femme des Huttes plongeait dans les yeux de Suzanne la flamme de son regard. Mais elle y chercha en vain la trace d'une émotion. Pas plus sur son visage que dans son cœur, rien n'avait remué. Il semblait qu'elle eût parlé à une femme de marbre. Elle se sentit profondément découragée.

Pendant, après un moment de silence, voyant que la jeune fille ne disait rien, elle reprit :

—Eh bien, Suzanne, est-ce que tu ne trouves rien à me répondre ?

—Rien, fit froidement la jeune fille.

—Ainsi, tu n'es pas convaincue ?

—Non.

—Tu n'éprouves donc aucune terreur ?

—Aucune.

—Eh bien, Suzanne, c'est moi qui suis terrifiée, c'est moi que tu épouvantes ! Quoi ! malgré ce que je viens de te dire, tu es sans hésitation ?

—Manette, tous vos discours ne me changeront pas. Une force irrésistible m'entraîne vers ma destinée et une voix impérieuse me crie : Marche, marche !

—Malheureuse, tu vois l'abîme sans fond sous tes pieds et tu es prise de vertige !

—Je ne t'ai pas tout dit. Écoute-moi encore. D'ici à quelques jours, Thomas, le riche, comme on dit, et il est, en effet, très riche, Thomas va acheter le domaine de Salerne, qui est à vendre. Son intention est de quitter les Ambrettes pour aller s'installer, avec sa famille, à la ferme de l'Étang, la plus importante de Salerne. Or, celui qui doit lui succéder aux Ambrettes est déjà désigné : c'est Georges Raynal qui sera le nouveau fermier des Ambrettes. Thomas l'a choisi comme le plus digne. Georges est intelligent et de plus il aime le travail ; il va avoir dans les mains l'instrument de sa fortune.

—Tu connais les Ambrettes, Suzanne ; n'est-ce pas une charmante résidence ? Georges Raynal t'aime sincèrement, avec son cœur, avec son âme : l'amour d'un honnête homme n'est pas à dédaigner ; crois-moi, Suzanne, sois la femme de Georges Raynal. Fermière des Ambrettes, une maison à gouverner où tu seras la souveraine, voyons, est-ce que ce n'est pas un joli rêve ?

—Dans quelques mois tu seras ce qu'est aujourd'hui madame Thomas ; tu sais si elle est heureuse ! Comme elle tu seras aimée, honorée ; rien ne te manquera.

—Suzanne, la couronne de bluets que ton jeune mari te posera sur la tête est moins lourde qu'une couronne de princesse.

—Eh bien, comment trouves-tu mon idée ? Est-elle bonne ? Allons, réponds-moi.

—Je n'aime pas George Raynal, dit-elle d'un ton glacial.

La rebouteuse fronça les sourcils et deux plis sombres se creusèrent sur son front.

—Non, tu ne l'aimes pas, répliqua-t-elle d'une voix sourde, et tu n'aimeras jamais ; car, n'ayant pas de cœur, tu ne peux rien aimer ! Va, je savais d'avance que je n'obtiendrais rien de toi. Pauvre Georges !... Un amour comme le sien pour une pareille femme.

—Je ne lui ai pas demandé de m'aimer, fit-elle.

—Oh ! tu n'as pas à te justifier, répliqua Manette avec aigreur ; c'est ta beauté qui est fatale, c'est ton regard qui tue !

—Ainsi, continua-t-elle avec dureté, tu t'éloigneras de ta mère qui en mourra, et tu abandonneras ta jeune sœur qui restera sans appui ?

Suzanne se dressa debout, une lueur livide dans le regard, et répondit :

—Ma destinée doit s'accomplir.

—Mille pièges te seront tendus.

—Je lutterai !

—Tu tomberas dans le gouffre béant.

—Je ne crains pas la chute !

—Tu auras des regrets et des remords.

—Il me faut la richesse !

—Tu souffriras.

—Je veux briller !

—Ta beauté disparaîtra, et, comme moi, tu deviendras vieille ; alors, à ton tour, tu seras repoussée.

—Ce jour-là je mourrai !

La rebouteuse était consternée. Elle sentit un

frisson courir dans ses membres, et tout bas elle murmura :

—C'est le démon !

Après un moment de silence, voyant que la jeune fille se disposait à partir, elle lui dit d'une voix où il y avait autant de douleur que de colère :

—Oui, tu peux t'en aller, car je n'ai plus de conseils à te donner. C'est la fatalité terrible, inexorable, qui te pousse en avant. Et puisque rien ne peut plus t'arrêter, va, marche, marche vers ta destinée ! Mais je te fais encore cette prédiction : le jour où tu tiendras la réalité, tu regretteras amèrement le temps du rêve.

Elles restèrent un instant face à face croisant le feu de leurs regards. Enfin, rejetant brusquement sa tête en arrière :

—Au revoir, Manette, dit Suzanne.

—Adieu, répondit sèchement la rebouteuse.

La jeune fille s'élança dehors.

Manette retomba dans son fauteuil.

—La malheureuse, prononça-t-elle sourdement, elle est perdue !

Elle poussa un gémissement et laissa tomber une larme.

En attendant Suzanne, Georges Raynal avait causé longuement avec Gervaise. Celle-ci, qui n'était pas sans inquiétude sur l'avenir de sa fille, et qui trouvait que Georges serait pour elle un parti superbe, inespéré, lui avait fait entendre des paroles très encourageantes. Malgré tout, il était resté avec ses craintes et ses anxiétés.

Quand la jeune fille arriva, Gervaise dit tout bas à Georges :

—Soyez fort, ayez du courage, il faut vaincre votre timidité et être hardi. Vous êtes un homme, Georges, et Suzanne n'est qu'une petite fille. Il ne faut pas qu'elle vous fasse peur, ajouta-t-elle en riant, ses yeux ne sont pas des pistolets et ses dents ne vous mordront pas.

Sous le prétexte d'aller chercher quelque chose dans le village, elle sortit, emmenant Georgette.

Le jeune homme et la jeune fille se trouvèrent seuls.

Suzanne s'était assise près de la fenêtre. Georges vint se placer en face d'elle.

Pour se donner une contenance elle avait pris un livre, et à chaque instant ses doigts fiévreux tournaient une page. Evidemment la présence du jeune homme la gênait, lui agaçaient les nerfs.

—Suzanne, lui dit-il doucement, d'une voix émue, vous paraissez soucieuse.

—En aucune façon, répondit-elle, en levant ses yeux sur lui.

Le pauvre timide se mit à trembler. Il y avait de quoi : un mot allait décider de son avenir.

—Vous avez vu la vieille Manette ? reprit-il.

—Oui.

—Elle vous porte beaucoup d'intérêt, Suzanne, votre visite a dû lui faire plaisir.

—Je le crois. Je suis resté longtemps aux Huttes ; je ne pensais pas vous retrouver ici.

J'ai causé avec votre mère en vous attendant.

—Et le temps ne vous a pas paru long.

—C'est vrai, car j'étais en même temps à Marangue avec votre mère et aux Huttes avec vous.

Elle laissa glisser un sourire sur ses lèvres.

—Suzanne, reprit Georges d'une voix hésitante, Manette vous a-t-elle dit ?...

—Oh ! nous avons causé de bien des choses.

—Elle vous a parlé de moi ?

—Certainement. Elle m'a annoncé une nouvelle qui m'a fait plaisir. M. Thomas est à la veille de quitter les Ambrettes, et c'est vous, m'a dit la rebouteuse, qu'il a choisi pour lui succéder dans la direction de la ferme. Recevez mes félicitations, monsieur Georges.

—Il paraît, en effet, que M. Thomas a l'intention de me prendre pour fermier ; mais je n'ai pas encore accepté la magnifique position qu'il veut m'offrir.

—Est-ce que vous auriez la pensée de refuser ?

—Peut-être.

—Mais c'est votre fortune ! s'écria-t-elle.

—Oui, ma fortune, fit-il tristement ; mais c'est beaucoup plus que je voudrais.

—Vous êtes donc bien ambitieux ?

—Comme vous l'entendez, Suzanne, je ne le suis pas en ce moment ; mais il faudrait bien peu pour mettre en moi le souffle d'une immense ambition.

La jeune fille ne parut pas avoir compris.

—Suzanne, reprit-il, en vous parlant de moi, Manette ne vous a-t-elle pas dit qu'elle était actuellement ma véritable, mon unique ambition ? Suzanne, avant que j'aie eu la hardiesse de vous le dire, vous connaissiez mes sentiments à votre égard, vous aviez deviné que je vous aimais. Ah ! jamais vous ne serez mieux et plus ardemment aimée ! Vous ne savez pas, vous ne pouvez pas savoir tout ce qu'il y a pour vous, dans mon cœur, de dévouement et d'amour ! Suzanne, je vous ai donné mon âme tout entière, et, s'il le fallait pour votre bonheur, à l'instant même je donnerais ma vie !... On m'offre les Ambrettes ; je la connais cette belle et riche ferme ; je sais ce qu'elle produit, je sais ce qu'elle peut donner. Eh bien, Suzanne, sans vous je ne veux pas des Ambrettes, je ne veux pas de la fortune ; sans vous je n'ai besoin de rien.

—Suzanne, continua-t-il d'une voix vibrante, si je dois renoncer à vous et à votre amour, je fais le sacrifice de mon avenir, ma vie est brisée. Toute ma force et toute mon ambition sont en vous : si je vous perds, au lieu de m'élever dans la lumière qui s'échappe de vos yeux, je tombe dans le néant !

—Suzanne, pour moi cet instant est suprême ; répondez-moi franchement ; quel espoir me laissez-vous ?

—Monsieur Georges, répondit-elle froidement ; je ne veux pas me marier.

Il courba la tête.

—J'ai compris, dit-il d'une voix étranglée, vos paroles signifient : Je ne vous aime pas, jamais je ne vous aimerai !

Puis il murmura tout bas :

—Folles illusions ! pauvres chimères !

Froide et toujours calme, Suzanne le regardait.

Après un court silence il reprit :

—Bientôt, vous ne craindrez plus de me rencontrer aux Ambrettes ou sur le chemin de Marangue : je quitterai le pays pour aller traîner ailleurs mon existence désolée. Je n'attendrai pas l'époque du tirage ou sort. Dans quinze jours je serai soldat.

—Ah ! vous avez donc du goût pour l'état militaire ? répondit cruellement Suzanne.

Le malheureux sentit dans son cœur comme une pointe acérée.

—Suzanne, dit-il d'une voix brisée, nous nous voyons aujourd'hui pour la dernière fois ; mais je ne veux pas vous quitter et vous laisser mon adieu sans vous dire : Suzanne, soyez heureuse ; je souhaite que vous trouviez avec un autre le bonheur que j'aurais voulu vous donner.

Sur ces mots, il marcha vers la porte, l'ouvrit brusquement, s'élança hors de la maison et partit en courant comme un fou.

Quand il fut un peu loin des maisons, il s'arrêta. Il suffoquait. Il poussa un sourd gémissement et se mit à pleurer et à sangloter comme un enfant.

Quand Gervaise rentra, elle fut très surprise de trouver Suzanne seule.

—Où est donc Georges Raynal ? lui demanda-t-elle.

La jeune fille eut l'air de sortir d'un rêve.

—Monsieur Georges fit-elle d'un ton indifférent, il est parti !

X

L'histoire de la rebouteuse des huttes n'est pas semée d'événements extraordinaires ; mais si elle n'est ni bizarre, ni fantastique, elle n'en est pas moins intéressante et touchante. Nous allons la raconter.

Elle vint au monde, devant l'heure fixée par la nature, à la suite d'une grande frayeur qu'avait eue sa mère. Son père était un pauvre charbonnier, et bien qu'il s'appelât Biron, nous ne voulons pas supposer qu'il descendait du célèbre maréchal de France.

L'enfant n'avait qu'un souffle de vie et elle était si petite, si chétive, si malingre, qu'on aurait parié mille contre un qu'elle ne vivrait pas. Elle vécut pourtant, grâce aux soins que sa mère lui prodigua. Le cœur de la plupart des mères renferme des secrets si merveilleux, un dévouement si complet, une abnégation si profonde, et de tels trésors de tendresse, qu'elles accomplissent des miracles.

La suite au prochain numéro